

OPINION

redaction.union@sonapresse.com

Bitam : Le " Quartier Latin " sombre-t-il dans l'incertitude ?

Par Samuel NGOUA NGOU
Libreville/Gabon

DANS l'Évangile selon Luc (Chap19, Versets : 41 à 44), la Bible nous enseigne que quand Jésus fut près de Jérusalem, en voyant la ville, il pleura sur elle ; il disait : " Si toi aussi, tu avais reconnu en ce jour ce qui peut te donner la paix ! Mais hélas, cela est resté caché à tes yeux. Oui, il arrivera pour toi des jours où tes ennemis viendront mettre le siège devant toi, t'encercleront et te presseront de tous côtés ; ils te jetteront à terre, toi et tes enfants qui sont chez toi, et ils ne laisseront pas chez toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le moment où Dieu t'a visité."

Comparaison n'est certainement pas raison, soutient-on communément. Cependant, l'atmosphère politique délétère – presque explosive – qui prévaut depuis plus ou moins deux années dans le Woleu-Ntem, et qui se manifeste ces trois derniers mois par une acuité inouïe, singulièrement dans le département du Ntem et son chef-lieu Bitam, entre d'éminents responsables politiques et leurs soutiens respectifs appartenant tous officiellement au Parti démocratique gabonais (PDG au pouvoir) doit interpeller chacun d'entre nous, bien au-delà des frontières politiques, associatives et tribales partisans. Une profonde introspection s'impose à nous, individuellement et collectivement, afin d'examiner en toute sincérité et liberté, la portée politique, sociale et sociétale des agissements des uns et des autres.

En effet, c'est du fait des conséquences annoncées et maintenant vécues du comportement des hommes ayant en leur temps l'autorité spirituelle – et donc morale – et politique aussi bien Jérusalem que sur le peuple qui leur était soumis, manifestées notamment par le rejet de sa seigneurie et des valeurs éternelles de la vie qu'il

incarne (l'Amour, le Pardon, la Paix, la Générosité...) que Jésus a pleuré. Si, aujourd'hui, les patriarches qui ont moulé de leurs esprits et de leurs chairs l'âme de Bitam, du haut de la " colline du Faisceau " qui surplombe la cité, voyaient le spectacle qui s'y déroule, assurément ils pleureraient, et leurs larmes éviteraient sans doute de laver ceux et celles qui entretiennent et développent volontairement, avec acharnement, la désunion, la mésentente et jusqu'à la haine entre des sœurs et des frères d'un " même sein ", pour assouvir d'insatiables ambitions personnelles.

Dans les années 1970, me semble-t-il ; en tout cas au tout début de son magistère à la tête du pays, Omar Bongo Ondimba avait déclaré que Bitam était l'équivalent au Gabon du " Quartier Latin " parisien, autrement dit une localité où se concentrent la connaissance, l'intelligence, les savoirs et la sagesse, à l'image de l'arrondissement à Paris qui abrite, depuis des siècles, le Panthéon, de nombreux établissements universitaires et de grandes écoles, dont l'indémodable université de la Sorbonne. L'image a collé à la peau des enfants de Bitam pendant longtemps. Elle a été une source supplémentaire d'encouragement et de défis motivants et motivateurs qui ont poussé, sur tous les plans et pour des générations, les filles et les fils de Bitam à toujours tendre vers l'excellence, à vouloir ressembler aux aînés dont le rayonnement intellectuel, moral, artistique, sportif et spirituel a marqué les esprits et fondé le propos présidentiel, à l'exemple des Ndoutoumou Mba (Mengoh), Isaac Nguema Nguema, Samuel Edzang Abessolo, Simon Essimengane, Michel Ovono, Monday Ossey, Jonas Ovono Assoumou, Ebang Joseph Assoumou, Jean-Marc Ekoh Ngyéma, Simon Oyono Aba'a, Akwe Obiang, Mvomo Ekoh, Samuel Nnang Essono...

Cet esprit, caractérisé par la valorisation et la promotion de l'excellence, la célébration

du beau et la préservation de valeurs traditionnelles essentielles dans toute société humaine ou, à tout le moins, le rejet de la médiocrité, la détestation de la couardise et une ferme et permanente condamnation du piétinement de nos traits culturels fondamentaux, dont le respect de la dignité de l'autre. Il a tant bien que mal prévalu jusqu'au sein des arènes politiques depuis la période d'avant l'indépendance, aux règnes des feus-résidents Léon Mba et Omar Bongo Ondimba, aussi bien sous le régime du parti unique qu'à l'ère du multipartisme, jusqu'aux premières années du premier mandat du président Ali Bongo Ondimba. Même si, à la vérité, il convient de reconnaître que dès 1990, l'on observait déjà l'éclosion et la propagation à petite échelle de comportements jusque-là rares, marquées par la déconstruction de règles et principes qui fondent et valorisent le vivre-ensemble et l'harmonie entre des personnes à jamais liées par le même destin. Bien qu'isolés, ils étaient fermement condamnés par tous et sur tous les bancs politiques à cause des expériences douloureuses, voire catastrophiques, qu'ils ont fécondé ailleurs.

Que faire donc devant ce sombre tableau et ce monstre en construction qui prend corps sous nos yeux, mettant gravement en péril l'unité du parti politique dont les auteurs se réclament, l'efficacité de la prochaine campagne à l'élection présidentielle de son candidat, l'unité et la cohésion entre les filles et les fils d'une même localité ; et menaçant toutes les formes d'expression de solidarité prévalant depuis si longtemps entre les familles qui en seront nécessairement impactées ? Se taire ou manifester de l'indifférence est assurément participer d'une manière ou d'une autre au suicide collectif programmé. Il faut agir dans le sens de recoller autant que possible les morceaux épars au profit de l'unité et de la cohésion. Il en faudra du temps.

C'est pourquoi il faut commencer maintenant.

La première solution, la plus souhaitable et la plus désirée de toutes, parce qu'elle conditionne le reste, passerait par une prise de conscience active des dangers multiformes que véhiculent les violentes attaques auxquelles se livrent désormais quotidiennement les acteurs principaux de cette comédie tragique et les groupes en soutien qui se font face. Il faudrait obligatoirement parier sur leur intelligence et leur courage, pour qu'ils comprennent que le rejet de l'autre, la violence sous toutes ses formes, l'envie de vengeance, la couardise et la roublardise n'ont guère contribué à l'élévation d'une personne ou d'une communauté humaine. Même quand d'expérience, l'on s'en serait servi une fois avec succès, il ne s'agit généralement que de " réussite " de court terme avec, lorsque la conscience vient à se manifester, des larmes amères. C'est la raison pour laquelle, dès maintenant, avec courage, lucidité et perspicacité, le cessez-le-feu doit être décidé et imposé par les chefs de factions. Entre eux, d'autant qu'il s'agit de personnes qui ont été très proches, liées par toutes sortes de conventions et d'histoires non rédigées, ils devraient s'appeler pour se retrouver et parler directement pour lever toutes incompréhensions.

Dans le cas où cette première piste de solution ne serait pas possible, prétextant l'intensité et la régularité des offenses, il faudrait recourir aux sages de la localité et aux amis communs, associés au besoin à ceux d'autres localités de la province ou de plus loin, indépendamment de leurs appartenances et fidélités politiques ou autres. L'essentiel est de faire entendre de toute urgence raison aux uns et aux autres, au regard des effets collatéraux dommageables qu'engendre un conflit dont l'inutilité est évidente.

Enfin, lorsque ces deux possibilités auraient été infructueuses, la moins souhaitable de toutes,

du moment où elle traduirait clairement l'immaturation politique, la vacuité intellectuelle et l'incapacité de comprendre les enjeux locaux et nationaux des / par les acteurs, la dernière solution serait que le chef de l'État, en même temps Distingué Camarade Président du parti dont ils sont tous membres, tranche dans le vif par des mesures coercitives pour imposer la paix dans les rangs du PDG et à l'échelle nationale. Il en a les moyens. Tous les moyens. Bitam, localité jadis reconnue par tous comme " Quartier Latin ", sombrerait-elle dans les abysses en un claquement de doigts ? Malheureusement, oui ! cela est du domaine du possible si sa population si créative, sa jeunesse et ses femmes dynamiques et inventives, ses sages – gardiens des colonnes du temple – ses élites intelligentes et ses leaders religieux se laissent encercler et presser de tous côtés par des considérations puériles surannées qui finiraient par ruiner son potentiel de développement économique et de rayonnement culturel, en jetant à terre ses valeurs traditionnelles de respect de la dignité de l'autre, de solidarité et de générosité dans la diversité d'opinions politiques, de classes sociales et de reconnaissance, ainsi que d'acceptation des capacités intrinsèques de l'autre. À l'aune du développement de Bitam, du Ntem, du Woleu-Ntem et du Gabon, la seule perspective qui vaille, nos intelligences sont attendues. Les antagonismes, par ailleurs naturels lorsqu'ils sont positivement exaltants, devraient être contenus et gérés dans les limites acceptables et convenues, celles dans lesquelles est reconnue à toutes et à tous, l'expression des mêmes droits et des mêmes aspirations ; et où s'impose également à chacun la soumission aux mêmes devoirs.